

LE MYSTÈRE DU PLACARD DE VERRE

Nathalie Muchamad
Johan Sordelet

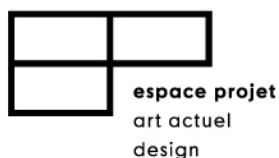
18 octobre – 18 novembre 2017

Espace Projet
353 Villeray
Montréal
espaceprojet.net

Les artistes français Nathalie Muchamad et Johan Sordelet ont réalisé une résidence de création à Espace Projet du 22 septembre au 17 octobre 2017 dans le cadre d'un projet de résidences croisées réalisé avec le Centre d'art La Halle de Pont-en-Royans. Avec cette première expérience à l'international nous avons envoyé deux artistes québécois, Mathieu Grenier et Jean-Philippe Luckhurst-Cartier, en France au mois de mai 2017 pour réaliser eux aussi une résidence de création et une exposition in-situ. Cet échange avait pour but de porter des regards extérieurs sur des problématiques locales et d'y soulever certains éléments propres aux territoires. Dans les deux cas, les quatre artistes se sont laissés imprégner des aspects et enjeux culturels, sociaux, voire même politiques, de leur lieu d'accueil. Le caractère éphémère de leur présence et leur posture d'étrangers a permis la création de projets totalement inédits qui permettent au visiteur, grâce à cet angle décalé, de porter un éclairage renouvelé sur son environnement.

Avec *Le mystère du placard de verre*, Nathalie Muchamad et Johan Sordelet ont abordé des problématiques qui leurs sont chers et que l'on retrouve à même leurs démarches respectives. S'intéressant tous les deux à une décolonialité des savoirs, leur travail porte sur les questionnements liés au genre, à l'approche postcoloniale et à la microhistoire. Ils travaillent à partir des récits minoritaires qui émergent de ces communautés souvent exclues de la place publique et des institutions, dont les mémoires s'effacent ou n'ont simplement jamais existé. Les deux artistes, qui avaient déjà travaillé ensemble avant leur résidence à Montréal, proposent un projet commun qui favorise une circulation de ces récits, ici en s'attardant principalement aux questions autochtone et queer.

Collaborateurs au projet :
Pascale C. Annoual, Ludmila Steckelberg, J. Ellise Barbara
Josianne Dulong-Savignac, Ifé Day, Marguerin Le Louvier



Ce placard de verre est évocateur. Car le placard est cet endroit fermé, opaque, circonscrit, où l'on se sent à l'étroit, duquel on veut sortir (Sortie du placard : une situation cachée dévoilée au grand jour). Mais celui-ci est de verre et révèle tout d'emblée par sa transparence. Tout est là, à nous de regarder. Il s'agit de percevoir ce qui est caché et ce qui dévoilé, mais surtout ce qui est visible et ce qui est invisible, car si ce jeu de regard peut être volontaire, il est souvent imposé. Ainsi, la vitrine de la galerie est recouverte en partie de miroir sans tain qui masque et qui expose à la fois. De l'intérieur, l'effet miroir nous renvoi notre propre image alors que l'on tente de voir ce qui se trouve à l'extérieur. Le passant par contre voit tout ce qui se trouve derrière ce verre, à lui de voir ce qu'il veut bien y voir.

À l'entrée de la galerie, une couverture de survie est tendue au mur et porte l'inscription *Autant d'arbres que d'Iroquois*. C'est en se promenant au centre-ville à leur arrivée à Montréal que Nathalie Muchamad et Johan Sordelet ont vu le Monument à Maisonneuve trônant sur la Place d'Armes. En remarquant les quatre personnages qui l'accompagne, ils ont vu qu'ils étaient tous identifiés (Charles Le Moyne, Jeanne Mance, et Lambert Close et sa chienne Pilote, même l'animal a un nom propre), tous, sauf l'iroquois qui, sans identité, symbolise brutalement le rapport du colonisateur au colonisé. Des recherches les ont menées à un passage où il est évoqué que Maisonneuve était prêt à abattre autant d'arbres que d'Iroquois s'il le fallait. Ressac fort de notre histoire et de son inscription dans le temps, l'Iroquois y est anonyme, n'est qu'une composante du paysage à conquérir, et à tout prix.

Au mur de la même salle, des jambes unisexes, des feuilles de fougères et de la couleur composent un tableau qui reprend et la nature-morte, et le portrait. Sa répétition en fait un motif queer et exotique, alors que sa déconstruction semble l'avoir fait sortir du cadre en bois qui se trouve devant lui. La vidéo d'un concert de Jay Boggie organisé par LIP, qui soutient la culture underground montréalaise, complète le tableau, le rendant vivant et activant une lecture plus précise de l'œuvre. Dans le petite pièce adjacente l'inscription *Je me souviens* est découpée dans du bois et illuminée de rose. Clin d'œil à la devise québécoise qui incite à inscrire une mémoire collective incluant toutes les communautés. Tout prêt, une affiche grand format de J. Ellise Barbara est épinglée. Chanteuse, artiste et penseuse montréalaise d'origine haïtienne, elle est une icône de la culture queer. Son image ici magnifiée tend à la transposer en idole populaire, alors qu'elle évolue dans une culture underground. Ainsi entouré de divers éléments issus d'une pluralité de communautés dont les luttes se croisent, le visiteur a accès à de multiples clés de lecture, mais surtout de réflexion. La question identitaire émerge et résonne chez tous les groupes représentés, et même au-delà, car les divers éléments de l'exposition remettent en question et confrontent plusieurs pensées.

Le mystère du placard de verre parle aussi beaucoup de mémoire. La mémoire historique, celle qui s'efface, celle que l'on tente de faire survivre. La mémoire qui est en train de s'écrire, celle qui est marginalisée, comme déjà oubliée. Pour contrer ces pertes et tenter une trace, mais aussi pour pointer, documenter, mettre de l'avant et faire circuler certains récits, les artistes ont fait appel à des collaborateurs. Sept fanzines ont été créés avec eux dans lesquelles nous avons accès à des pensées oubliées, mises à l'écart ou peu diffusées : un poème de Mohamed Ali destiné à des prisonniers, celui d'un Kanak parti au Québec, des images survivantes des pensionnats autochtones, l'expression queer, le souvenir d'un pays quitté et de frontières traversées, le rapport historique à « l'indien », ou encore une entente entre la nation algonquienne et le peuple haïtien. Autant d'objets que de récits qui multiplient les voix. La forme du fanzine permet une circulation efficace et démocratique qui sert ici en partie à faire connaître, mais aussi à créer des échanges entre l'espace public et celui de la galerie. Si les visiteurs sont invités à s'asseoir, sur ce qui ressemble à un mobilier urbain, et à lire les publications, celles-ci sont également dispersées sur le territoire, dans les boîtes à livres et les commerces autour, afin que les passants y aient eux aussi accès. Les affiches qui se trouvent aux murs ont aussi cette fonction de faire le pont entre les espaces puisqu'elles se trouvent à l'intérieur et à l'extérieur de la galerie. Certaines de ces affiches ainsi que les banderoles font référence à la chanson *Get Free* de Major Laser. On y lit des paroles de la chanson ainsi que des commentaires que des gens ont déposé sous la vidéo Youtube. Cette chanson, forte de sens pour les artistes, l'est aussi pour des internautes chez qui elle a déclenché le récit d'événements personnels ici capté en partie et présenté comme une invitation à la remémoration. À ces témoignages se mêlent aussi des photographies et montages réalisés par les artistes lors d'une marche dans la ville, un arrêt sur image d'une scène du film *Strange Days* et des citations de Richard Wright, Graig Owens et Christophe Colomb. Toutes ces paroles mises de l'avant participent à la circulation des idées, des histoires et de l'Histoire, et il n'est pas question ici de l'Histoire enseignée à l'école.

Au sous-sol, nous avons le privilège d'avoir accès à deux discours énoncés par des membres des premières nations. L'un capté à Oka en septembre 2017 lors d'une manifestation contre le pipeline Énergie Est où différents interlocuteurs Mohawks de Kanasatake expriment les raisons de leur présence et demandent aux gouvernements de faire marche arrière. Puis, un autre, plus informel, capté au Lac Simon lors d'une Loge Medewin où des membres de la nation Algonquienne expriment leurs idéaux, leur vision du partage et de l'indépendance, notamment par une déclaration de parenté entre Algonquiens et Haïtiens. Ils s'adressent ici aux calédoniens après que Nathalie Muchamad, originaire de la Nouvelle-Calédonie, leur ait parlé du vote pour l'indépendance de 2018. Bien entendu, ces paroles résonnent aussi à d'autres oreilles, québécoises par exemple. Ces vidéos sont des documents importants qui nous rappellent que nous ne nous souvenons plus assez, que ce *Je me souviens* peut bien nous faire croire le contraire mais qu'au final nous en savons très peu. L'emblème dissimulée sous l'escalier et visible uniquement lors de la remontée fait acte de prise de conscience.

En se laissant guider par ces problématiques globales dans un contexte local et en collaborant avec divers participants à cette échelle, Nathalie Muchamad et Johan Sordelet ont posé un regard qui ne se veut ni dénonciateur, ni moralisateur. Ils ont plutôt souligné, détaché et montré des récits mis en marge, sans jugement, dont la circulation est favorisée par l'exposition et la distribution dans l'espace public. Les divers éléments du projet ont chacun un rôle précis qui participe à la construction plus grande d'un discours, il se répondent et se propulsent mutuellement pour faire entendre ces voix. Si l'on croit se souvenir et dire, plusieurs éléments des œuvres nous en démontrent le contraire et nous exhortent soit à un devoir de mémoire, soit à une prise de parole.

Catherine Barnabé
Co-directrice, commissaire art actuel
Espace Projet